

CINÉ
CLASSIC

CINE CLASSIC
Présente

LA VIDA LOCA

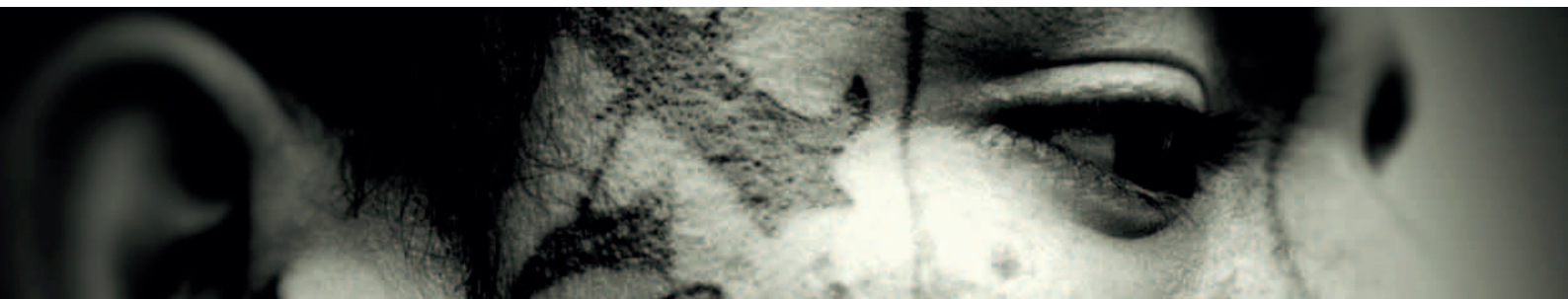
Un film de Christian POVEDA

| écrit et réalisé par christian poveda | produit par la femme endormie / carole solive |
| coproduit par aquelarre servicios cinematograficos & el caiman films |
| montage mercedes alted lopez | son sylvianne bouget & david enrique mendez majano | mixage jean-guy veran |
| musique sébastien rocca |
| avec la participation de canal +, canal 22, icaa, cnc, eurimages & programa ibermedia |
<http://www.widemanagement.com/> - <http://www.lafemme-endormie.com/vidaloca/>

 CANAL+  

LA VIDA LOCA

Un documentaire de
Christian Poveda



Durée 90 mn

SORTIE LE 30 SEPTEMBRE 2009

Photos téléchargeables sur le site:
www.lafemme-endormie.com

www.lavidaloca-lefilm

Presse

Magali Montet
magali_montet@yahoo.fr
M 06 71 63 36 16
T 01 48 28 34 33

Distribution

Ciné Classic
Laurence Bierme
21, rue d'Aboukir
75002 Paris
T 01 48 01 08 09
laurence.bierme@orange.fr

Synopsis

On les appelle les Maras. Construits sur le modèle des gangs de Los Angeles, ces groupes de jeunes sèment la terreur dans toute l'Amérique Centrale.

Plongée dans les banlieues de San Salvador dans le quotidien des membres d'une armée

invisible. Nouveau fléau mondial qui détruit par la violence aveugle les principes démocratiques et condamne à mort une jeunesse privée de tout espoir d'avenir.



LA VIDA





LOEA



Entretien avec Christian Poveda

Propos recueillis par Arnaud Soullignac

Quand et comment vous est venu l'idée de ce documentaire sur la guerre des gangs au Salvador?

Je suis arrivé pour la première fois à El Salvador en 1980. Photoreporter, j'y ai couvert l'actualité de manière continue, depuis la répression de la fin des années 70 à la guerre civile qui déchira le pays entre 1980 et 1992. En 1981, j'y tournais un documentaire *Revolucion o Muerte*. Depuis cette époque, mes liens avec ce pays, où je compte de nombreux contacts et amis, sont demeurés très forts, font partie intégrante de ma vie.

À partir de 1990, quittant le photojournalisme, je me suis consacré exclusivement aux documentaires. Cependant, en 2004, face à la situation dramatique au Salvador, j'ai repris mes boîtiers et j'y suis retourné. J'ai alors entrepris un reportage sur les Maras sous la forme d'une série de 130 portraits de membres des deux gangs ennemis.

Pourquoi avoir choisi de suivre la 18 plutôt que la Mara Salvatrucha (MS)?

J'ai proposé aux 2 gangs en même temps l'idée du documentaire avec une présence d'un an avec une « clicca » bande. La MS a eu peur de la durée, alors qu'au contraire, pour la 18, cela faisait la différence. J'ai donc tourné la *Vida Loca* avec eux.

Vous vous êtes infiltré dans la vie des Maras. Comment y êtes-vous parvenu?

Grâce à d'anciens « pandilleros » membres des gangs qui travaillent à la réhabilitation de leurs ex-compagnons d'arme. Deux d'entre eux sont des personnages du film.

Étiez-vous sous protection lorsque vous filiez?

Aucune protection spéciale ne m'a été accordée. En revanche, j'avais l'aval des plus hautes instances du gang, cela facilite énormément les choses. De plus, j'avais l'autorisation de la police pour travailler aussi avec elle dans le secteur.

Comment les choses se passaient au quotidien?

Tous les matins, avec David Menezes, mon ingénieur, je me présentais à la Campanera, le quartier, et je tournais selon l'emploi du temps de mes personnages. Il m'est arrivé de passer plusieurs jours sans filmer, par contre, notre présence quotidienne nous a permis d'établir une relation de confiance absolument nécessaire. Les tensions entre les deux gangs ennemis sont permanentes. La Mara Salvatrucha et la 18 ont chacune leur langage codé, leur rite et leur tatouage et se haïssent cordialement. Aucun différend idéologique ou religieux n'explique cette lutte à mort dont l'origine, perdue dans les bas-fonds des « barrios » hispaniques de Los Angeles, est oubliée de tous. 15 ans après une guerre révolutionnaire qui saccagea la nation, une nouvelle guerre civile, aussi terrible, oppose maintenant les pauvres aux pauvres.

Combien y a-t-il de Maras au Salvador, dont la population compte 5.8 millions de personnes?

De sources policières, approximativement 7500 membres des deux gangs sont en liberté, 7500 emprisonnés.

Combien de morts l'an dernier?

En 2007 seulement, le nombre d'homicides était de 3497, selon l'Institut de médecine légale (IML). Dans un pays de 5,8 millions d'habitants, ces chiffres représentent une moyenne de 9,6 décès par jour. En 2008, les meurtres ont diminué, passant à 3174, d'après la Police nationale civile (PNC), mais le chiffre reste élevé. El Salvador a le taux le plus élevé d'homicides chez les jeunes 15 et 24 ans, en Amérique Latine et le deuxième au monde : 92 homicides pour 100 000 habitants dans ce secteur de la population.

Pendant de nombreuses années, les autorités ont évoqué le phénomène des gangs afin d'expliquer la violence qui règne dans le pays. Mais en 2006, de

tous les homicides (3 mil 928), conformément à l'IML, seulement 11,8% leur ont été attribués.

Dans le documentaire, la police semble impuissante et l'armée inexistante.

Depuis les accords de paix en 1992, après 12 ans de guerre civile, l'armée a l'obligation de rester en retrait de la vie sociale du pays. Par contre, elle intervient régulièrement en appui d'opérations policières.

Quel est l'engagement du ministre salvadorien de la Sécurité, et de l'État en général dans ce conflit ?

La première offensive contre les Maras a été engagée à l'hiver 2003, au Honduras, par le président Ricardo Maduro, dont le fils a été kidnappé et tué il y a plusieurs années. S'inspirant de la politique de « tolérance zéro » de l'ancien maire de New York, Rudolph Giuliani, il a fait voter une loi condamnant de neuf à 12 ans de prison la seule appartenance à une « mara » (le gang). Des milliers de jeunes sont arrêtés, coupables de porter des tatouages ou de vagabonder sur la voie publique. Quelques mois plus tard, le président salvadorien Francisco Flores adopte à son tour une loi similaire et lance le plan « Mano Dura » des policiers. Une politique répressive qui rassure la population, mais dont l'efficacité reste douteuse : 16 132 suspects arrêtés en moins d'un an, mais seulement 807 instructions faute de preuves pour les autres. Cette loi « antimara » a d'ailleurs été déclarée anti-constitutionnelle, parce qu'elle viole diverses conventions internationales. Elle ne résout aucun problème de pauvreté et de violence familiale, mais contribue à l'exclusion de ces jeunes.

Est-ce que l'arrivée au pouvoir de Funes ouvre d'autres perspectives ?

S'il existe, chez les nouveaux dirigeants du Salvador, une réelle volonté de trouver des solutions, ils doivent comprendre avant tout qu'il n'y a pas d'autre issue que d'établir un dialogue avec les protagonistes de ce conflit social, afin de parvenir à des accords de paix et d'ouvrir un chemin vers une réconciliation nationale en vue d'éradiquer la violence. Il est inconcevable d'envisager une politique de prévention et de réhabilitation

alors que ces deux gangs continuent à s'entre-tuer quotidiennement.

En regardant votre documentaire, on se demande si ce n'est pas de la violence gratuite ?

L'existence quotidienne à la Campanera se déroule entre descentes de flics et veillées funéraires. Quelque chose d'un Belfast ponctué de raids vengeurs venus des autres quartiers. La guerre entre les deux gangs est toujours présente. Les Merdes sèches pour MS sont à l'affût dans les rues ou sur l'autre versant de la colline. La mort rôde inlassablement, transformant la vie quotidienne en Six feet Under tropical, la série US qui se déroule dans le lieu clos d'une firme de pompes funèbres. Des morts violentes, tout le temps, une ou deux par mois au moins, endeuillent la collectivité. Quand on va chercher les corps au centre médico-légal, les préposés remettent à la famille explorée les fringues ensanglantées des victimes dans un sac plastique de supermarché. La caméra suit une famille errant au milieu d'un monceau de cercueils. La « pandilla » prend en charge les frais d'enterrement, les familles n'ayant pas les moyens de payer. Au marché, elles achètent des couronnes et des bouquets de fleurs multicolores. « Tôt ou tard, c'est l'hôpital, la prison ou le trou », dit El Nueve, à la veillée mortuaire d'El Sombra. Une vie sans espoir. La campanera est l'unité de lieu de tragédies annoncées.

Au milieu du conflit, votre documentaire montre qu'il y a quelques initiatives personnelles de la part de personnes qui veulent s'en sortir, tout en restant très liées à la 18. Comment les avez-vous perçues ?

Il y des ONG qui travaillent à la réhabilitation de « pandilleros », mais malheureusement, comme on peut le voir dans le film, il est très difficile qu'un jeune quitte le gang, et de toutes façons, la police ne leur fera jamais confiance. Le pire pour les gouvernements concernés n'est pas d'être agressés ou détruits, c'est d'être humiliés à leur tour. La répression (les plans Mano Dura et Super Mano Dura) répond à l'agression, mais ne relève pas les défis socio-économiques. C'est une domination « machiste » qui ne propose aucune contrepartie. Acculée, la réponse de cette génération perdue devient finalement la négation de tout par la révolte et la mort... Un véritable dialogue de sourds ! Abandonnés, les adolescentes trouvent dans ces bandes un lieu un sentiment de sécurité et une

communauté qu'ils ne trouvent nulle part ailleurs. Tranchant avec le dénuement et l'insécurité ambiants, les « pandilleros » ne réclament ni la pitié, ni la charité ou quelque aide que se soit, ils veulent seulement obtenir le droit de vivre avec dignité, la sécurité, afin de pouvoir exister, tout simplement, protégés par les droits constitutionnels.

Ce qui frappe aussi, c'est l'implication dans ce gang de toute une partie de la population : femmes et enfants ...

La Campanera est composée d'une bande d'une cinquantaine d'adolescents et de jeunes adultes qui forment une Clica de la 18. Moyenne d'âge : 16/18 ans. Le gang est vécu comme une commune égalitaire, une sorte de confrérie auto-proclamée d'exclus, mi-enfants des rues, mi-enfants soldats. Ils vivent ensemble, en autogestion, ils assurent le nettoyage de la maison, les repas qu'ils prennent devant la télé. Les murs sont tapissés de peluches, d'images saintes et d'affiches de stars du foot. Sous les toits, dans les recoins des cours, sont cachés des chargeurs de 9mm.. Mélange constant de douceur et d'hyper violence meurtrières. Bien que nous soyons dans l'univers d'un crime organisé ultra-hiérarchisé, un modèle inconscient d'existence traditionnelle qui réunit les anciens enfants des rues, des filles battues, de jeunes délinquants en rupture scolaire. Dans les quartiers, les rues, une sorte de confrérie élit ses chefs ou les destitue s'ils ne sont pas à la hauteur, ou corrompus. C'est une véritable société d'adolescents, organisée comme les bandes d'enfants du Moyen Age européen qui s'engageaient pour la croisade. En parallèle, les règles du gang sont élaborées avec ses lois, son règlement intérieur et sa morale.

Quand on demande à un Mara pourquoi il a tué, que répond-il ?

Sur l'une de mes photos, un « pandillero » se fait tatouer la phrase « Mata para vivir, vive para matar » (tue pour vivre, vis pour tuer). Cela résume assez bien la mentalité générale d'un membre d'une mara.

Avez-vous vraiment découvert un langage Maras ?

Le langage des Maras, c'est le langage des mêmes qui souffrent, qui nous défient, nous

toisent, nous en veulent et ne nous aiment pas. C'est l'expérience de l'ingratitude absolue de ce monde dans lequel ils ne revendiquent finalement que leur place. Un jaillissement de violence, quelque chose de la foudre fracassant le granit. Il n'y a pas, ici, de serment préalable. La Vida loca est un documentaire sur la solitude humaine absolue. Pour comprendre la haine de cette jeunesse envers la société, il faut d'abord en comprendre les fondements. C'est la haine de ceux qui n'ont jamais rien eu. La haine de l'exploitation, de la soumission et de l'humiliation quotidienne. Il ne s'agit pas d'un choc de génération mais d'un affrontement anthropologique.

Comment avez-vous fait pour rester en retrait de tout ça et ne pas intervenir dans votre sujet ?

La non-intervention dans le déroulement des événements lors d'un tournage est l'un des principes fondamentaux du « Cinéma direct » . Malgré cela, il est très difficile de voir mourir des adolescents que l'on a côtoyés et filmés pendant plusieurs mois, et cela quelles que soient leurs activités. Cela laisse des traces....

Une fois le tournage terminé, avez-vous eu du mal à vous remettre de tout ce que vous aviez vu ?

Loin du souci de produire un film à sensation, il y a, à travers ce tournage, quelque chose d'extrêmement cruel et même de vicieux... Une accumulation malsaine, qui attise des peurs intimes et d'épouvantables cauchemars, mais qui malgré tout, sollicite beaucoup d'indulgence et bouscule ma vision du monde.

Une anecdote .

Un dimanche matin, le téléphone m'a réveillé, m'annonçant l'assassinat de La Chucky, 18 ans et enceinte de 6 mois. L'appel signalait que son corps gisait encore dans une des rues de Soyapango. Je suis parti à sa recherche, sans caméra, comme un fou. Pendant plus de deux heures, j'ai fait le tour de la ville et de toutes ses instances, pour finalement la trouver bien vivante en train de faire son marché...J'avais complètement oublié mon film pour me retrouver, un instant, dans la situation d'un père désespéré qui recherche son enfant..

Une trêve entre les gangs : un objectif prioritaire

Dépêche Agence Presse EFE (Amérique Latine & Espagne)

20 mai 2009 / San Salvador

"Le président élu du Salvador, Mauricio Funes, qui a pris ses fonctions le 1er juin, doit absolument établir une trêve entre les gangs afin d'enrayer la violence", déclare le réalisateur de documentaire, Christian Poveda.

Poveda de nationalité française, déclare dans une interview à l'agence Efe qu'il est nécessaire de favoriser une trêve afin de mettre en place un processus négociations avec tous les protagonistes de cette guerre des gangs. Selon le réalisateur de La Vida Loca, *"S'il existe une réelle volonté de résoudre le problème, il faut avant tout mettre en place une trêve afin de trouver les voies de communication qui mèneront à une paix sociale dans ce pays ».*

Il faut considérer que les gangs, la 18 et la Mara Salvatrucha (MS), "mènent une véritable guerre" entre elles, mais aussi "contre la société".

La 18 et la MS sont aussi accusées d'être responsables de la majorité des crimes commis dans le pays.

"Ces jeunes ont été rejetés depuis qu'ils sont nés, par conséquent ils rejettent totalement notre société, nos vies ne leur importent pas, notre système économique non plus", constate Poveda, qui a été correspondant au Salvador durant la guerre civile (1980-1992).

LA VIDA LOCA" raconte le quotidien de membres de la 18 qui résident dans le quartier La Campanera de la municipalité de Soyapango à l'Est de San Salvador.

Poveda explique que la "LA VIDA LOCA" est "un film sur la solitude humaine absolue", dans lequel il montre, non seulement le quotidien des ces jeunes mais met aussi en évidence l'aspect "humain" de ce problème.

Pour le réalisateur, les membres du gang "vivent une vie totalement folle et absurde, difficile à concevoir" et entretiennent une "guerre" contre la société qui les a marginalisés.

LA VIDA LOCA a été projeté dans des festivals au Mexique, à Cuba, en Europe et récemment à San Salvador où ont été organisés des projections gratuites dans des universités et des musées.

Durant ses 90 minutes, le film montre la relation que ces jeunes ont avec la mort, la prison et les arrestations constantes par la Police.

Poveda s'est entretenu avec le Président Mauricio Funes à propos de son film et a souligné que la solution à ce problème n'est pas la seule responsabilité du futur Gouvernement, mais "de tout un pays".

À travers les débats qu'il organise suite aux projections de son film, Il cherche personnellement le moyen d'établir "un vrai dialogue national" pour que "tous les salvadoriens, ensemble, trouvent une solution".

"Je suis convaincu de la bonne volonté du nouveau gouvernement, mais la mise en place d'une véritable politique de prévention et de réhabilitation sera totalement inutile si ces jeunes continuent à s'entre-tuer dans les rues", résume Poveda.

En espérant que Mauricio Funes, qui assume la présidence du pays depuis le 1 juin, "soit le premier" Chef d'état disposé à trouver des solutions responsables.

Il a aussi déclaré que les autorités antérieures ont toujours utilisé les gangs comme "rideau de fumée" pour cacher le grave problème du trafic de stupéfiants et de corruption qui existe dans le pays, tout en reconnaissant l'intensité de la violence qu'ils provoquent et que chacun subit au quotidien.

MARA LOVE

Les personnages



Les garçons

« **El Bamban** », dans la posture du fils de la série télé Les Pierrafeu. C'est l'un des aînés, 26 ans, scolarisé jusqu'en classe de seconde, le tatoueur de cette clique à laquelle il appartient depuis douze ans. Derrière lui déjà cinq ans de prison pour trafic de drogue, trois enfants de trois jeunes femmes différentes, un petit dernier de quatre mois. El Bamban alterne liberté conditionnelle et préventive en attente du procès. Il est en prison actuellement.

« **Little Crazy** », Le Déchet, farceur rigolard, vient de fêter ses 21 ans. Il a quitté l'école en sixième, il entre dans la bande à 14 ans, au motif de tout « détruire ». Il a été détenu trois mois pour vol dans un centre pour mineurs, il a été blessé par balles à plusieurs reprises... Avec un grand sourire à la caméra, il lance : « Je ne sais pas si je vais mourir aujourd'hui ou demain ». Prémonition : quelques mois après ces images, il sera liquidé en plein jour, le 1er novembre 2006, de dix balles dans le corps par deux sicaires de la MS, la

clique ennemie, malgré une présence policière à quelques centaines de mètres du crime...

« **Little Scrappy** », un héros de la BD Scoubidou, 17 ans. Élève par sa mère abandonnée par son mari quand l'enfant avait 6 ans, il entre à 15 ans dans la bande pour « s'éclater ». « J'adore la 18. » Son futur ? « La mort ! Ici personne ne te tend la main, quel futur peux-tu avoir sinon la mort ? » Le 26 mai 2006, il sera tiré comme un lapin par deux flics qui l'assassinent dans le dos, lors d'une course-poursuite alors qu'il était armé. Il laisse une femme et un enfant, né peu après sa mort.

« **El Moreno** », Le brun, 26 ans. Il quitte l'école après le CM2, il grandit avec sa grand-mère. Il rejoint la cliqua 18 de son quartier « pour avoir de l'aide ». Enfant des rues, il était persécuté par des pandilleros ennemis de la Mara Salvatrucha. À 26 ans, il a été l'un des rares à avoir tout vécu sans être jamais emprisonné. Un objectif : survivre à tout prix, « rester vivant ». Il est très présent dans le film. En juillet 2008 il a été condamné à 60 ans de prison pour meurtres et extorsion de fonds.

« **Spider** », 17 ans. Depuis deux ans dans la clique, « pour m'éclater ». Emprisonné pour port d'arme puis libéré par la juge Aida Luz Santos d'Escobar. Il a réintégré le gang suite à un entêtement de la police envers sa personne. Il est emprisonné depuis le 23 avril 2009 en attente d'un jugement pour extorsion de fond.

Et tous leurs potes... Des personnages secondaires, tels El Araña, L'Araignée, 17 ans. De nationalité américaine, car il vivait aux USA avec son père. Il a été renvoyé au Salvador. Il vit avec sa mère depuis que son père a été emprisonné aux USA pour vol. « El Triste », Le Triste, complice de El Moreno. Il se cache, car il a un mandat aux fesses pour extorsion. Il y a encore « El Pablo » ou encore « El Snarf », un chat héros de BD américaine.

Les filles

Elles sont nombreuses. Une poignée sort du lot. Leurs simples préoccupations de survie servent de référent « terrestre » à la clique.

« **La Chucky** », héroïne du film d'horreur éponyme Chucky, la poupée qui tue. 19 ans, elle est mère de deux filles. Tatouée sur tout le corps, elle porte notamment un 18 sur le front. Elle le dissimule sous un bandeau quand elle « sort » de sa rue. Jolie fille au regard de tueuse, elle ressemble à son alias. Scolarisée jusqu'en CM2, élevée en orphelinat, dont elle s'évade le plus souvent, elle est rattrapée et placée en maison de correction. Elle fugue avec une copine pandillera, membre de la M18. Elle entre dans la clique de sa campanera à 14 ans, pour s'éclater. Incarcérée un an et demi pour meurtre avec préméditation dans une prison pour adultes, elle s'est fait passer pour majeure afin d'être avec son

amie. Relâchée pour vice de forme quand les juges découvrent qu'elle est mineure. S'est fait tatouer au front par amour du gang, « pour la folie » qu'il lui apporte. Célibataire, deux filles, elle dit à propos de sa petite dernière : « Je ne veux pas que ma fille souffre ce que j'ai souffert ! ». Elle vient d'être libérée après deux de prison. Ses filles sont à l'orphelinat.

« **La Liro** », allitération hispanisante de « The Little One », la petite dernière, 19 ans. Emmenée à l'âge d'1 an par sa mère à Houston, Texas, elle rentre au pays à l'âge de 13 ans. Tout son visage est tatoué, recouvert d'un gigantesque 18. Ce tatouage lui a été fait à 17 ans, une punition peut-être... Avec une telle scarification, ce visage la condamne à mort hors de sa rue. Si elle entre dans un lieu public, un fast food, les clients appellent les flics qui l'embarquent aussitôt et la placent en garde à vue.

Elle a un fils de 3 ans avec BamBan, dont elle est maintenant séparée, qui est en prison préventive en attente de jugement. Son fils ? « Je ne sais pas si je pourrais l'amener à l'école, car je ne sais pas ce qui va m'arriver d'ici là ! Si mon fils entre dans la Pandilla, ce sera sa décision. »

« **La Wizard** », La Magicienne, en référence aux Marvel's comics américains, 27 ans. Scolarisée jusqu'à la 3^{ème}, élevée par sa mère et son beau-père. Son père a été abattu quand elle avait un an. Fugue à 15 ans, elle ne supporte plus son beau-père qui la bat. Elle échappe au suicide : « Je me suis ratée ». Son frère était dans la mara salvatrucha, « Je le regardais se droguer, faire ses conneries ». Pour la protéger, son frère n'a pas voulu qu'elle rejoigne la bande. Résultat, elle est entrée dans la M18 rivale. Incarcérée comme mineure, puis majeure pour vol, port d'arme, tentative de meurtre, la fois dernière pour homicide, elle sort de prison après neuf mois de réclusion... Elle a été assassinée, le 3 février 2007, par des membres de la Mara Salvatrucha.

Filmographie Christian POVEDA



Photographe –grand reporter depuis 1979 a réalisé de nombreux documentaires

1981: «REVOLUCION O MUERTE»

52', 16mm - TF1.
Coréalisation Yves BILLON.
Genèse d'une guérilla au Salvador.

1982: «DES ELECTIONS POUR UN PUTCH»

52', 16 mm - TF1.
Coréalisation Jérôme RICARDOU.
La répression au Guatemala.

1987: «LES GUERRIERS DE L'OMBRE»

20' - CBS news - TF1.
La guérilla urbaine au Chili.

1988: «AU COEUR D'ANGKOR»

52' - OVNI - Planète Câble.
Coréalisation Philippe FLANDRIN.

1993: «SKETBA»

56' - Planète Câble.
Portraits de jeunes blacks cherchant une issue sportive à leurs délirs.

1995: «MOM TV»

12' - CANAL+.
Journée de la Télévision.

1995: «LEVE TA GARDE, MON HOMME !»

68' - Planète Câble - ARTE.
La boxe Thaï comme un exutoire à l'exclusion.

1996: «ON NE TUE PAS QUE LE TEMPS»

81' - Planète Câble.
Act Up Paris association de lutte contre le sida.

1997: «BORBATA»

58' - ARTE.
Grandeur et décadence de la lutte sportive en Bulgarie.

1998: «VOYAGE AU BOUT DE LA DROITE»

118' - Coauteur Nick FRASER
BBC2 - ARTE - TV2 Danemark - TV4 Suède - YLE Finlande
- NPS Hollande - ORF Autriche - Télé Québec. Road Movie à travers l'Extrême Droite européenne.

1999: «AU NOM DU FILS»

52' - CANAL+.
Le syndrome de Jérusalem.

1999: «BLOOD & GLORY»

26' - BBC 2 - ARTE - TV2 Danemark - TV4 Suède - YLE Finlande - NPS Hollande - SBS Australie.
Portrait de Jean-Baptiste JALABERT torero français.
Série «Putain d'Europe»

2000: «LES BANNIS»

52' - Série « Citoyen... », CANAL+.
Coauteur Arno KLARSFELD.
Enquête sur la double peine, sanction qui frappe les ex-détenus qui n'ont pas la nationalité française.
Sélection Festival du SCOOP 2000

2000: «UN TOUR DE PASSE PASSE»

52' - Série « Citoyen... », CANAL+.
Coauteur Arno KLARSFELD.
Enquête sur le dopage pendant le Tour de France cycliste 2000.

2004: «STRIP DE VELOURS»

57' - ARTE - SBS Australie.
Coauteur Jean-Marc BARBIEUX.

2008 : «LA VIDA LOCA»

90'. Documentaire de Long métrage pour le cinéma avec la participation de CANAL+ Cinéma.
- World Premiere : Festival International de cinéma de Donostia.San Sebastián - «Visa Pour l'Image» Festival International de Photojournalisme - Festival Internacional de Cine de Morelia (Mexique) - Festival Internacional San Luis Cine (Argentine) - Festival du Scoop et du Journalisme d'Angers (Médaille d'Honneur) - IDA's 2008 IDA Documentary Awards Competition, Pare Lorentz Award Finalists (USA) - Festival Internacional del Nuevo Cine Latinoamericano de La Habana. (Mention spéciale au Prix documentaire de la Mémoire) – DocPoint, Helsinki Documentary Film Festival - Göteborg Film Festival ->«Ambulante 2009», festival de documentaire itinérant au Mexique - Festival Internacional de Cine en Guadalajara (Mexique) - Cinema Novo Festival de Bruges. - México DF - ITAM. Centro de Estudios y Programas Interamericanos - La Mirada Film Festival. Melbourne Australia. - SAN SALVADOR : Museo Nacional de Antropología David J. Guzmán (MUNA) - DOK.FEST 2009. The 24th international documentary film festival Munich - ARTEFOTO : Festival Internazionale di fotogiornalismo - Latin American Film Festival Poland (Warsaw) - Kino Latino Koeln Germany (Cologne) - International Film Festival Innsbruck - SunnySide of the docs. La Rochelle –France.

Fiche technique

Réalisation.....Christian Poveda
Producteur.....Carole Solive
Image.....Christian Poveda
Ingénieurs du son.....David Mendez
Sylvianne Bouget
Montage.....Mercedes Alted
Musique.....Sebastian Rocca

Documentaire

Durée : 90'

Année de production 2008

Production

LA FEMME ENDORMIE (France)

EL CAIMAN (Mexico)

AQUELARRE (Spain)

Avec le soutien de

EURIMAGES et Programa Ibermédia

Avec la participation de:

CNC

CANAL+, CANAL 22 (Mexique)

SORTIE EN FRANCE 30 SEPTEMBRE 2009

Distribution **CINE CLASSIC**

Ventes Internationales **WIDE MANAGEMENT**

PRODUCTION CAROLE SOLIVE - LA FEMME ENDORMIE

2005: - Emilio Maillé (premier film) / **Rosario Tijeras** - tourné à Medellin.

2006: - Rabah Ameer Zaïmèche (deuxième film) / **Bled Number One** - tourné en Algérie.
Festival de Cannes - Un Certain regard - Prix de la Jeunesse.

2008: - Documentaire Christian Poveda, (premier film) **La Vida Loca** tourné au Salvador.

Films en production en 2009

- Ali Samadi Ahadi, **Opium** (documentaire/long métrage/tourné en Iran.

- Alejandra Sánchez, **Agnus Dei** (documentaire / long métrage tourné au Mexique).

- Juan Carlos Rulfo et Natalia Gil Torner, **7 lettres**

(documentaire/ long métrage tourné à Paris, à Mexico, à New York, à Toledo et en Inde).

- François Marthouret (premier film) **L'hypothèse du désert** tourné en France et en Algérie.
Adaptation et dialogues Gilles Taurand

- Juliana Reis (premier film) **Notres Dames de Copacabana** tourné au Brésil.

CONTACT - LA FEMME ENDORMIE

22, rue Davy, Paris 75017

T: +33 1 42 84 45 20 Carole Solive - csolive@lafemme-endormie.com

